

Ernest Hemingway

Le soleil se lève aussi



folio

Ernest Hemingway

Le soleil
se lève aussi

*Traduit de l'anglais
par Maurice Edgar Coindreau*

*Préface de
Jean Prévost*

Gallimard

Titre original :

THE SUN ALSO RISES

ERNEST HEMINGWAY

Voici un écrivain, déjà illustre dans son pays, et que le nôtre n'a pas encore mis à sa place. Il n'est pas malade d'en découvrir les raisons.

Faites lire Cinquante mille dollars à un lecteur moyen, homme ou femme, jamais on ne refusera à ce livre qu'il mérite d'admiration. Personne ne songe à en nier la puissance dramatique, la manière brève et forte de voir et de peindre. On veut bien que ces récits de boxe ou de tauromachie, que ces histoires de jockeys truqueurs ou de courtes nouvelles comme Village d'Indiens soient des chefs-d'œuvre. Tout écrivain qui connaît son métier louera les dialogues, la progression d'effet, l'absence de rhétorique et d'effets faciles : tout un art impeccable dans la rudesse. D'autre part, on ne peut dire de lui que trop de raffinements ou de complexités intellectuelles le réserve à une élite. Chaque vérité qu'il note au galop frappe le lecteur, n'importe quel lecteur, d'une sorte de saisissement charnel.

Mais la lectrice ? Il lui arrive de trouver cela trop fort, trop dur. Non pas ce qu'il peint : elle acceptera beaucoup d'autres des horreurs incomparablement plus féroces, à condition que la déclamation s'y mêle. Elle n'admettra pas, à moins d'être intelligente, cette rude sobriété qui est un aspect de la pudeur virile. Et la petite bourgeoise trouvera qu'il manque, dans Cinquante mille dollars, quelque chose qu'elle ne se définira pas, mais que nous pourrions aisément définir pour elle : il y manquera la présence d'une sensibilité féminine, et un hommage à la femme. Dans son premier recueil de nouvelles, Hemingway se montrait terriblement garçon. Ce qu'il apportait de plus neuf, c'était ce que les hommes se disent lorsqu'ils sont loin des femmes, ces espèces de rudes secrets à mi-voix de l'animal moins sociable, que l'action ou le courage sont capables de rendre à demi-fou. Parfois cette poésie d'oubli et de repos que près des femmes non plus nous ne connaissons pas.

Ainsi, Hemingway, admiré, n'était pas poussé par cette force plus puissante chez nous que toute critique : les conversations autour du thé, l'éloge d'une bouche élégante. L'écrivain du monde entier qui au début de ce siècle a fait preuve du plus grand génie – Knut Hamsun – a subi chez nous la même injustice : lui aussi nous apportait l'homme différent de la femme, l'adorant ou en mourant sans s'abaisser, ennemi de lui-même parce que rien ne pourrait l'abattre que lui-même et qu'il sent un besoin sourd de sa destruction. La gloire de Hamsun, comme la jeune renommée d'Hemingway, a pu sans doute se répandre en des pays où les femmes créent comme chez nous la renommée littéraire : pays du Nord ou États-Unis ; mais parce que, dans ces pays qui nous ont enseigné la beauté des souliers larges, des étoffes lourdes et la coquetterie de la pipe, les femmes savent approuver d'un garçon qu'il soit tout à fait un garçon.

Le Soleil se lève aussi, sans rien renier de cette grandeur sobre et farouche des premiers livres d'Hemingway, touchera sans doute davantage les femmes : c'est de l'amour qu'il est question, vu à travers les plus durs barreaux de prison qu'un homme ait jamais sentis contre la poussée de ses désirs.

Mais ce livre aura besoin d'avertissement pour plus d'un lecteur. Et c'est pourquoi j'ai accepté de présenter l'ouvrage de plus grand que moi.

Ce roman dont les héros – y compris la femme – boivent et sont ivres à presque tous les chapitres ; ce roman dont presque toutes les descriptions offrent les voiles de l'ébriété agréable, ou les terribles feux tournants de l'ivresse emportée, ne le prenez pas comme le récit de vacances de quelques Américains en France et en Espagne, ni comme un livre pittoresque. Ce narrateur si bref et si désinvolte lorsqu'il parle de lui, et qui raconte à mots couverts un accident de guerre dont il jure à tous ne pas se soucier, ne le prenez pas au mot un instant. Le ton dégagé au lequel il parle de cette femme et de ses amants, écoutez-le avec plus de soin, et devinez enfin ce qu'il cache.

Ce que peint cette voix indifférente, et de temps en temps éraillée, c'est l'enfer.

C'est pis que la misère, pis que la lèpre et que la cécité, car cela garde toute l'apparence de la vie normale, et cela laisse place à toutes les tentations de la vie, et, après chaque tentation, au désespoir.

Voici justement l'espèce d'homme pour qui cette vie sera plus terrible que pour tous les autres. Il a l'horreur des pédérastes, horreur physique et non raisonnée ; il a certainement horreur aussi de cette sorte d'inversion, de ces caresses de femme à femme à quoi l'homme s'humilie quelquefois et qui seraient sa dernière ressource. Ce qu'il entrevoit que toutes les qualités viriles ici se changent en tourments : il a le jugement dur et le mépris facile : il faut presque toujours qu'il se taise, car la moindre ironie peut lui retirer la qualité d'homme, même à ses propres yeux ; il a horreur de la pitié et, quand on l'interroge, il proteste de son indifférence, lui qui n'a jamais cessé de songer à l'amour. Il reste cynique, lui qu'aucune joie cynique n'atteint plus, lui qui accourt de deux cents lieues sans espoir, au premier signe de la femme aimée. Lui, qui ne vit plus que par le cœur et l'esprit, ne laisse voir son cœur que par quelques haussements d'épaules ; cynisme, lorsqu'il donne la femme aimée au moins indignement. Sacrifice ? Il ne daigne ni le dire, ni même le penser. Cynisme qui achève de le désarmer, et qui est seulement une pudeur du cœur plus forte que celle de la chair, pudeur virile.

Étude d'un cas spécial, et intéressant surtout parce qu'il est douloureux ? C'est ce que Stendhal, sur un cas analogue et voisin, avait tenté dans Armance. Mais surtout un point de vue curieux qui permettait à Hemingway de revoir et de traiter d'un biais nouveau toute la psychologie masculine, et d'y faire, avec cette sûreté presque cruelle d'imagination qui est son don particulier, de nouvelles et de dures découvertes.

Il y a huit ans que je connais personnellement Ernest Hemingway. Quand je reste longtemps sans le voir, je trouve du moins chez ses amis de Paris des lettres, des anecdotes, des photos : il vient de pêcher un saumon plus grand que lui et le rapporte sur son dos ; il a chassé l'ours, en grand batailleur qu'il est. A ce que me dit Sylvia Beach, ni l'ours ni lui ne sont sortis contents de la rencontre. Souvent il est aux sports d'hiver, — l'un des premiers étrangers qui aient fréquenté le Tyrol. Parfois à Paris, plus simple qu'il ne convient à un écrivain célèbre, sans même cet air de modestie qui semble dire : j'ai une grandeur à cacher. Nonchalant, étendant ses grands bras avec une magnifique aptitude au repos, comme tous ceux qui ont connu les vraies fatigues. Bon mangeur et buveur, mais connaisseur et d'un coffre solide, nullement le touriste anglo-saxon qui s'enivre au troisième verre, sans savoir ce qu'il a bu. Toujours adapté à toutes les circonstances, par une sorte de grâce physique, et sans aucun effort apparent de l'esprit.

J'ai boxé contre lui, il y a quelques années. Son coup de poing, aisé et dur, était celui d'un professionnel, son sang-froid restait superbe, même quand, plus petit que lui et de masse égale, je passais sous sa garde pour frapper au corps : il se dégageait d'un geste prompt, mais calme, tout pareil à un coup de godille, puis ma tête de nouveau devait subir le martèlement de ses poings. Il se blessa, il m'en informa sans un geste, avec un parfait sang-froid. J'aurais douté de lui si je n'avais vu, sitôt le gant retiré, sa main gonflée. A sa place, la douleur m'aurait sans doute arraché une grimace, peut-être un gémissement. Ce grand garçon m'apparut vraiment parfait, sous son air négligé.

J'appris de même, en plusieurs occasions, sa puissance de travail, son cran devant la vie. Il n'avait pas encore tout à fait triomphé à ce moment-là ; son premier recueil de nouvelles était seul paru. Dans son pays, pour le bonheur, les écrivains n'avancent pas principalement à l'ancienneté. Toutes ces puissances réunies, gouvernées avec acharnement, lui valaient en deux ou trois ans ce triomphe mérité, et, ce qu'il souhaitait davantage encore, la liberté suprême : le droit de choisir ses sujets, sa manière, ses lieux de séjour, ses amitiés.

Il m'excusera de dire ici qu'il est père d'un petit gaillard robuste et de ressemblance garantie : comment pourrais-je indiquer, sans cela, que je retrouve bien des traits de son rude et superbe caractère dans le malheureux héros du Soleil se lève aussi ? C'est une réduction et une mise au désespoir de lui-même qu'il semble avoir tenu

là. Il n'y avait pas moyen, autrement, de donner à ce livre ce lyrisme secret et douloureux. A-t-il rêvé de ce genre de mort comme d'autres rêvent de la mort véritable ? A-t-il voulu étaler la faiblesse de l'orgueil masculin, montrant à quel dérisoire détail tiennent les droits de cet orgueil ? Certainement pas. Hemingway n'a rien d'un moraliste, et très peu de chose d'un analyste. Je crois qu'il s'est mis dans la peau de son malheureux eunuque par déguisement, par goût de se transposer, pour mieux se sentir lui-même à la fin de ce jeu. Il a dû se déguiser pour le même plaisir que les Dieux antiques, lorsqu'ils prenaient la figure de mendiants, circulaient en déchus parmi les hommes, avec un sourire secret. Voilà du moins ce que j'ai besoin de me dire, pour que ce livre qui semble indifférent, et dont les Français feraient un conte grivois, ne me soit pas trop douloureux.

Jean Prévo

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Il fut un temps où Robert Cohn était champion de boxe, poids moyen, à l'Université de Princeton. N'allez pas croire que je me laisse impressionner par un titre de boxe, mais, pour Cohn, la valeur en était énorme. Il n'aimait pas du tout la boxe. En fait, il la détestait, mais il l'avait apprise péniblement et à force pour contrebalancer le sentiment d'infériorité et de timidité qu'il ressentait en se voyant traité comme un juif, à Princeton. Il éprouvait une sorte d'intime réconfort à l'idée qu'il pourrait descendre tous ceux qui le traiteraient avec impertinence, bien que, étant très timide et foncièrement bon garçon, il n'eût jamais boxé qu'au gymnase. C'était l'élève le plus brillant de Spider Kelly. Spider Kelly enseignait à tous ses jeunes gentlemen, qu'ils pesassent cent cinq ou deux cent cinq livres, à boxer comme des poids plume. Cette méthode semblait convenir à Cohn. Il était vraiment très rapide. Il était si bon que Spider ne tarda pas à lui faire se mesurer avec des gens trop forts pour lui. Son nez en fut aplati à jamais, et cela contribua à augmenter le dégoût de Cohn pour la boxe. Il n'en retira pas moins une espèce de satisfaction assez étrange, et, à coup sûr, son nez s'en trouva embelli. Pendant sa dernière année à Princeton, il lut trop et se mit à porter des lunettes. Je n'ai jamais rencontré personne de sa promotion qui se souvînt de lui, on ne le rappelait même plus qu'il avait été champion de boxe, poids moyen.

Je me méfie toujours des gens francs et simples, surtout quand leurs histoires tiennent debout, et j'ai toujours soupçonné que Robert Cohn n'avait peut-être jamais été champion de boxe, poids moyen, qu'il c'était peut-être un cheval qui lui avait marché sur la figure, ou que sa mère avait peut-être eu peur de lui qu'elle avait vu quelque chose ou que peut-être, dans son enfance, il s'était heurté quelque part. Mais finalement, quelqu'un vérifia l'histoire de Spider Kelly. Spider Kelly, non seulement se rappelait Cohn, mais il s'était souvent demandé ce qu'il était devenu.

Par son père, Robert Cohn appartenait à une des plus riches familles juives de New York et, par sa mère, à une des plus vieilles. A l'école militaire où il avait préparé ses examens d'entrée à Princeton, tout en se s'acquittant fort bien de son rôle de trois quarts aile dans l'équipe de football, personne ne lui avait rappelé sa race dont il était issu. Personne ne lui avait jamais fait sentir qu'il était juif et, par suite, différent des autres jusqu'au jour où il entra à Princeton. C'était un gentil garçon, cordial et très timide, et il en conçut une certaine l'amertume. Il réagit en boxant, et il sortit de Princeton avec le sentiment pénible de ce qu'il était et un nez aplati. Et il se laissa épouser par la première jeune fille qui le traita gentiment. Il resta marié cinq ans, eut trois enfants, perdit la majeure partie des cinquante mille dollars que son père lui avait laissés (le reliquat de ses biens étant allé à sa mère), acquit une dureté assez déplaisante par suite des tristesses de sa vie conjugale avec une femme riche, et, juste au moment où il avait décidé de quitter cette femme, c'est elle qui s'était enfuie avec un miniaturiste. Comme il y avait déjà bien des mois qu'il songeait à abandonner sa femme, mais qu'il ne l'avait jamais fait, trouvant trop cruel de la priver de sa compagnie, son départ lui fut une surprise des plus salutaires.

Le divorce fut prononcé et Robert Cohn partit pour la Californie. Il y tomba au milieu d'un groupe de littérateurs et, comme il avait encore un peu des cinquante mille dollars, il ne tarda pas à subventionner une revue d'art. La revue commença à paraître à Carmel, en Californie, et finit à Provincetown, dans l'État de Massachusetts. A cette époque, Cohn, qui avait été considéré purement comme un ange et dont le nom figurait en première page simplement comme membre du comité consultatif, était devenu seul et unique rédacteur. L'argent était à lui et il découvrit qu'il aimait l'autorité que confère le titre de rédacteur. Il fit

tout triste le jour où, le magazine étant devenu trop coûteux, il lui fallut y renoncer.

~~A ce moment-là, cependant, il avait d'autres sujets de préoccupation. Il s'était laissé accaparer par une~~ dame qui, grâce au magazine, comptait bien arriver à la gloire. Elle était fort énergique et Cohn n'avait jamais manqué une occasion de se laisser accaparer. De plus, il était sûr qu'il en était amoureux. Quand la dame s'aperçut que le magazine n'irait pas bien loin, elle en voulut un peu à Cohn et elle pensa que mieux valait profiter de ce qui restait tant qu'il y avait quelque chose dont on pût profiter. Elle insista donc pour qu'ils allassent en Europe où Cohn pourrait écrire. Ils allèrent en Europe où la dame avait été élevée et ils y restèrent trois ans. Pendant ces trois années, la première passée en voyage, les deux autres à Paris, Robert Cohn eut des amis, Braddocks et moi. Braddocks était son ami littéraire. J'étais son ami de tennis.

La dame à laquelle il appartenait – elle s'appelait Frances – s'aperçut à la fin de la deuxième année que ses charmes diminuaient, et son attitude envers Robert passa d'une possession nonchalante mêlée d'exploitation à la ferme résolution de se faire épouser. Cependant, la mère de Robert faisait à son fils une pension de trois cents dollars par mois. Pendant deux ans et demi, je ne crois pas que Robert Cohn ait jamais levé les yeux sur une autre femme. Il était assez heureux sauf que, comme bien des gens qui vivent en Europe, il aurait préféré vivre en Amérique, et il avait découvert l'art d'écrire. Il écrivit un roman et, à vrai dire, ce roman n'était pas aussi mauvais que les critiques le prétendirent plus tard. Néanmoins, ce n'était pas un bon roman. Il lisait beaucoup de livres, joua au bridge, joua au tennis et boxa dans un gymnase de quartier.

Je remarquai pour la première fois l'attitude de la dame à son égard, un soir où nous avons dîné tous les trois ensemble. Nous avons dîné au restaurant Lavenue et nous étions ensuite allés prendre le café au Café de Versailles. Nous avons pris plusieurs fines après le café, et j'annonçai mon intention de partir. Cohn avait parlé d'aller passer la fin de la semaine quelque part, tous les deux. Il voulait quitter la ville et faire une grande randonnée à pied. Je suggérai d'aller en avion jusqu'à Strasbourg et de monter ensuite à pied à Saint-Odile, ou à quelque autre site d'Alsace. « Je connais une femme à Strasbourg qui pourra nous faire visiter la ville », dis-je.

Quelqu'un me décocha un coup de pied sous la table. Je crus que c'était par hasard et je continuai :

– Voilà deux ans qu'elle est là-bas, et elle connaît tout ce qu'il y a à voir dans la ville. C'est une femme épatante.

Je reçus un nouveau coup de pied sous la table et, levant les yeux, je vis Frances, la dame de Robert, le menton en l'air, le visage dur.

– Et puis, après tout, dis-je, pourquoi aller à Strasbourg ? Nous pourrions tout aussi bien aller à Bruges ou dans les Ardennes.

Cohn parut soulagé. Je ne reçus pas de coup de pied. Je souhaitai le bonsoir et partis. Cohn dit qu'il voulait acheter un journal et qu'il allait m'accompagner jusqu'au coin de la rue.

– Bon Dieu, dit-il, pourquoi as-tu été parler de cette femme de Strasbourg ? Tu ne voyais donc pas Frances ?

– Non, je n'avais pas idée. Qu'est-ce que ça peut bien foutre à Frances que je connaisse une Américaine à Strasbourg ?

– Oh, peu importe. N'importe quelle femme. Je ne pourrai pas y aller, voilà tout.

– Ne dis donc pas de bêtises.

– Tu ne connais pas Frances. Une femme, quelle qu'elle soit. Tu n'as pas vu la tête qu'elle faisait ?

– Eh bien, dis-je, on ira à Senlis.

– Ne te fâche pas.

– Je ne me fâche pas. Senlis est très bien. Nous pourrions descendre au Grand Cerf. Nous pourrions promèner dans les bois et puis nous rentrerons tranquillement chez nous.

– Bon, ça me va.

– Alors, à demain, au tennis, dis-je.

– Bonne nuit, Jake, dit-il, et il se dirigea vers le café.

– Tu as oublié de prendre ton journal, dis-je.

– C'est vrai.

Il m'accompagna jusqu'au kiosque, au coin de la rue.

– Tu n'es pas fâché contre moi, Jake ?

Il se retourna, le journal à la main.

– Mais non, je n'ai aucune raison.

– A demain, au tennis, dit-il.

Je le regardai s'en retourner au café, le journal à la main. Il m'était plutôt sympathique et, évidemment, vie avec elle n'était pas toujours rose.

CHAPITRE II

Cet hiver-là, Robert Cohn partit pour l'Amérique avec son roman qui fut accepté par un assez bon éditeur. Ce voyage occasionna, paraît-il, une scène terrible, et c'est alors, je crois, que Frances le perdit, car plusieurs femmes furent gentilles avec lui à New York et, quand il revint, il n'était plus le même. Il était plus enthousiaste que jamais sur l'Amérique, et il n'était plus si simple, et il n'était plus si gentil. Son éditeur avait un peu trop loué son roman et ça lui était monté à la tête. Puis, plusieurs femmes avaient fait de leur mieux pour lui être agréables et ses horizons s'en étaient trouvés changés. Pendant quatre ans, il avait strictement borné ses horizons à sa femme. Pendant trois ans, ou près de trois ans, il n'avait connu que Frances. Je suis sûr que dans sa vie il n'avait jamais connu l'amour.

Il s'était marié au sortir de la triste existence qu'il avait eue à l'Université, et Frances l'avait pris au sérieux de sa découverte qu'il n'avait pas été tout pour sa première femme. Il n'était pas encore amoureux, mais il rendait compte qu'il exerçait une certaine attraction sur les femmes, et que le fait qu'une femme s'attachait à lui et désirait vivre avec lui n'était pas simplement un miracle divin. Sa transformation fut telle qu'il n'était plus si agréable à fréquenter. De plus, ayant joué au bridge à des tarifs trop élevés pour lui chez des amis de New York qui jouaient gros jeu, il avait eu de la chance et avait gagné plusieurs centaines de dollars. C'est l'avait rendu assez fat en matière de bridge et il disait souvent que, en cas de nécessité, un homme pouvait toujours gagner sa vie en jouant au bridge.

Il y avait encore autre chose. Il avait lu W.H. Hudson. On pourrait croire que c'est une occupation bien innocente, mais Cohn avait lu et relu *The Purple Land*. Or, *The Purple Land* est un livre désastreux si on l'a lu trop tard. On y voit les magnifiques et fictives aventures amoureuses d'un parfait gentleman anglais dans un pays intensément romantique dont le décor est peint au mieux. Qui prend ce livre à trente-quatre ans comme un guide de la vie, court à peu près les mêmes dangers que celui qui ferait au même âge son entrée dans Wall Street, frais émoulu d'un couvent français et pourvu de la série complète des livres les plus pratiques de H. Alger. Cohn, à ce que je crois, avait pris chaque mot de *The Purple Land* au pied de la lettre comme s'il se fût agi d'un rapport de R.G. Dun. Il ne faudrait cependant pas vous méprendre. Il faisait bien quelques réserves, mais, pris en bloc, le livre lui paraissait sensé. Il n'en fallait pas plus pour le déchaîner. Il ne comprit à quel point il était déchaîné que le jour où il se présenta à mon bureau.

– Hello, Robert, dis-je. Tu viens me distraire ?

– Aimerais-tu aller en Amérique du Sud, Jake ? dit-il.

– Non.

– Pourquoi ça ?

– Je ne sais pas. Ça ne m'a jamais rien dit. Trop cher. Et puis, tu peux voir tous les Sud-Américains que tu veux à Paris.

– Ce ne sont pas les vrais Sud-Américains.

– Ils me semblent rudement vrais à moi.

J'avais à envoyer, par le train spécial d'un bateau, mon courrier hebdomadaire de nouvelles, et je n'avais écrit que la moitié.

– As-tu appris quelque scandale ? demandai-je.

– Non.

– Pas de divorces parmi tes hautes relations ?

– Non. Écoute, Jake. Si je me chargeais de toutes les dépenses, m'accompagnerais-tu en Amérique du Sud ?

– Pourquoi moi ?

– Tu sais l'espagnol. Et ce serait plus amusant à deux.

– Non, dis-je. Je me plais ici et l'été je vais en Espagne.

– Toute ma vie j'ai rêvé d'un voyage comme ça, dit Cohn. (Il s'assit.) Je deviendrai vieux avant d'avoir pu le faire.

– Ne dis donc pas de bêtises, dis-je. Tu peux aller partout où tu veux. Tu as de l'argent plein tes poches.

– Je sais. Mais je ne peux pas me mettre en route.

– Ne t'en fais pas, dis-je. En somme, tous les pays ça ressemble au cinéma.

Mais j'avais pitié de lui. Il était salement touché.

– Je ne peux pas m'habituer à cette idée que ma vie s'écoule si vite et qu'en réalité je ne la vis pas.

– Personne ne vit complètement sa vie, sauf les toreros.

– Les toreros ne m'intéressent pas. C'est une vie anormale. Je veux aller à la campagne, dans l'Amérique du Sud. Nous pourrions faire un voyage épatant.

– Tu n'as jamais songé à aller chasser dans les possessions anglaises d'Afrique ?

– Non, je n'aimerais pas ça.

– C'est un endroit où j'irais bien avec toi.

– Non, ça ne m'intéresse pas.

– C'est parce que tu n'as jamais lu de livres là-dessus. Tu devrais lire un de ces livres pleins d'histoire d'amour avec de belles princesses d'un noir luisant.

– Je veux aller en Amérique du Sud.

Il avait cette caractéristique bien juive d'être entêté.

– Descendons prendre quelque chose.

– Tu ne travailles pas ?

– Non, dis-je.

Nous descendîmes au café du rez-de-chaussée. J'avais découvert qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour se débarrasser des amis. Après avoir pris un verre, vous n'aviez qu'à dire : « Ah, maintenant, il faut que je remonte. J'ai quelques câbles à envoyer », et le tour était joué. Il est très important d'avoir ainsi d'élégantes échappatoires dans le métier de journaliste où un des principes les plus essentiels de l'éthique consiste à avoir toujours l'air de ne rien faire. Bref, nous descendîmes au bar et nous prîmes un whiskey-soda. Cohn regarda les bouteilles sur leurs étagères tout autour de la salle.

– C'est un bon endroit, dit-il.

– Ce n'est pas l'alcool qui manque, approuvai-je.

– Écoute, Jake. (Il se pencha sur le comptoir.) Est-ce que tu n'as jamais la sensation que toute ta vie s'écoule et que tu n'en profites pas ? Est-ce que tu te rends compte que tu as déjà vécu à peu près autant que tu te reste à vivre ?

– Oui, de temps à autre.

– Sais-tu que, dans trente-cinq ans environ, nous serons morts ?

– Qu'est-ce que ça peut bien foutre, Robert ? Qu'est-ce que ça peut bien foutre ?

– Je parle sérieusement.

– C'est une chose qui ne me préoccupe guère, dis-je.

– Ça devrait.

– Je me suis fait assez de bile autrefois. Maintenant, c'est fini. Je ne m'en fais plus.

– Envin, je veux aller en Amérique du Sud.

– Écoute, Robert, changer de pays, ça ne sert à rien. J'ai essayé tout ça. Ce n'est pas parce que tu iras d'un endroit dans un autre que tu échapperas à toi-même. Ça ne donne aucun résultat.

– Mais, tu n'as jamais été en Amérique du Sud.

– Au diable ton Amérique du Sud. Si tu y allais dans l'état d'esprit où tu es à présent, ce serait exactement la même chose. On est très bien ici. Pourquoi ne vivrais-tu pas ta vie à Paris ?

– J'en ai marre de Paris. J'en ai marre du Quartier.

– Évite le Quartier. Vadrouille un peu tout seul. Tu verras bien ce qui arrivera.

– Il ne m'arrive jamais rien. Une fois, je me suis promené seul toute la nuit, et il ne m'est rien arrivé, sauf un agent cycliste qui m'a arrêté pour me demander mes papiers.

– Et la ville n'était pas jolie, la nuit ?

– Je n'aime pas Paris.

Et voilà. J'avais pitié de lui, mais il n'y avait rien à faire parce que vous vous heurtiez tout de suite aux deux idées contre lesquelles il était buté : l'Amérique du Sud le guérirait et il n'aimait pas Paris. La première idée, il l'avait prise dans un livre, et c'est dans un livre aussi, probablement, qu'il avait pris la seconde.

– Ah, dis-je, il faut que je remonte. J'ai quelques câbles à envoyer.

– Il faut vraiment que tu partes ?

– Oui, il faut que j'envoie ces câbles.

– Est-ce que ça t'embêterait que je monte m'asseoir dans ton bureau ?

– Mais non, viens.

Il s'assit dans la pièce qui donnait sur la rue et se mit à lire les journaux. Le rédacteur, l'éditeur et moi travaillâmes assidûment pendant deux heures. Ensuite, je triai les différentes copies, ajoutai une signature et mis le tout dans deux grandes enveloppes en papier de Manille et sonnai le chasseur pour les lui faire porter à la gare Saint-Lazare. Je passai dans l'autre pièce et y trouvai Robert Cohn endormi dans le grand fauteuil. Il dormait, la tête sur les bras. Cela me faisait de la peine de le réveiller, mais je voulais fermer le bureau et décamper. Je posai ma main sur son épaule. Il secoua la tête. « Je ne peux pas le faire, dit-il en enfonceant sa tête plus profondément dans ses bras. Je ne peux pas le faire. Rien ne pourra me le faire faire. »

– Robert, dis-je en le secouant par l'épaule.

Il leva les yeux. Il sourit, cligna les yeux.

– Est-ce que je parlais tout haut ?

– Oui. Quelque chose. Ça n'était pas très clair.

– Bon Dieu, quel sale rêve !

– C'est la machine à écrire qui t'a endormi ?

– Probablement. Je n'ai pas dormi la nuit dernière.

– Qu'as-tu donc fait ?

– Causé, dit-il.

Je pouvais me l'imaginer. J'ai la sale habitude d'imaginer les scènes d'alcôve de mes amis. Nous allâmes prendre l'apéritif au Café Napolitain, tout en regardant la foule de chaque soir sur le boulevard.

CHAPITRE III

La soirée de printemps était chaude et, après que Robert fut parti, je restai assis à une table, à la terrasse d'un restaurant Napolitain. Je regardais la nuit tomber, les annonces lumineuses s'allumer, les signaux de circulation rouges et verts, la foule des passants, les chevaux de fiacre trottant le long de la file serrée des taxis, et les *poules*¹ qui seules ou par deux, passaient, en quête de leur repas du soir. J'observai une jolie fille qui passa devant ma table. Je la vis s'éloigner sur le boulevard et je la perdus de vue. J'en observai une autre et je vis la première qui revenait. Elle repassa encore une fois et nos regards se croisèrent. Alors, elle s'approcha et s'assit à ma table. Le garçon vint à nous.

– Qu'est-ce que tu prends ? dis-je.

– Un Pernod.

– Ce n'est pas bon pour les petites filles.

– Petite fille toi-même. *Dites, garçon, un Pernod.*

– Un Pernod pour moi aussi.

– Alors, demanda-t-elle, tu vas faire la fête ?

– Naturellement et toi ?

– J'sais pas. On n'sait jamais dans cette ville.

– Tu n'aimes pas Paris ?

– Non.

– Pourquoi ne vas-tu pas ailleurs ?

– Y a pas d'autre endroit où aller.

– Eh bien, voilà ce que j'appelle être heureuse !

– Heureuse, j't'en fous !

Le Pernod est une imitation verdâtre d'absinthe. Quand on y ajoute de l'eau, la teinte en devient laiteuse. Ça a goût de réglisse et ça vous donne un bon coup de fouet, mais la dépression qui suit n'en est que plus grande. Nous buvions, assis, et la fille semblait maussade.

– Alors, dis-je, tu ne vas pas me payer à dîner ?

Elle ébaucha un sourire et je vis pourquoi elle se faisait un devoir de ne pas rire. Quand elle fermait la bouche elle était plutôt jolie. Je payai les soucoupes et nous avançâmes vers la chaussée. Je hélai un fiacre et le cocher vint se ranger contre le trottoir. Bercés doucement dans le fond du fiacre qui s'en allait cahin-caha, nous remontâmes l'avenue de l'Opéra devant les portes fermées des magasins aux devantures éclairées. L'avenue, large et luisante, était presque déserte. Le fiacre passa devant les bureaux du *New York Herald* dont la devanture est pleine d'horloges.

– A quoi servent toutes ces horloges ? demanda-t-elle.

– Elles indiquent l'heure dans les diverses parties de l'Amérique.

– Essaie pas de me charrier.

Nous quittâmes l'avenue pour prendre la rue des Pyramides et, traversant l'encombrement de la rue de Rivoli, nous pénétrâmes dans les Tuileries par une voûte sombre. Elle se blottit contre moi et je la pris par la taille. Elle me regardait, attendant un baiser. Elle avança la main et me toucha, mais je repoussai sa main.

– Pas ça.

– Pourquoi ? Tu es malade ?

– Oui.

– ~~Tout le monde est malade. Moi aussi, je suis malade.~~

Nous sortîmes des Tuileries dans la lumière, nous traversâmes la Seine et nous montâmes la rue des Saints-Pères.

– Tu ne devrais pas boire de Pernod si tu es malade.

– Toi non plus.

– Oh, moi, ça n'a pas d'importance. Ça n'a pas d'importance pour une femme.

– Comment t'appelles-tu ?

– Georgette. Et toi ?

– Jacob.

– C'est un nom flamand.

– Américain aussi.

– Tu n'es pas flamand ?

– Non, américain.

– Tant mieux. Je déteste les Flamands.

Nous arrivions au restaurant. Je criai au cocher d'arrêter. Nous descendîmes et Georgette ne trouva pas que l'endroit avait bonne allure.

– Il n'a pas l'air de grand-chose ce restaurant.

– Non, dis-je, tu aimerais peut-être mieux aller chez Foyot ? Pourquoi ne gardes-tu pas le sapin pour t'en faire conduire ?

Je l'avais raccrochée avec la vague idée sentimentale que ce serait agréable de manger avec quelqu'un. Il avait bien longtemps que je n'avais mangé avec une *poule*, et j'avais oublié combien ça pouvait être embêtant. Nous entrâmes dans le restaurant et, passant devant M^{me} Lavigne, à la caisse, nous nous installâmes dans une petite salle. Georgette se dérida un peu en mangeant.

– Ce n'est pas mal ici, dit-elle. Ce n'est pas très chic, mais la nourriture est convenable.

– Meilleure qu'à Liège.

– À Bruxelles, tu veux dire.

Nous prîmes une autre bouteille de vin et Georgette lâcha une plaisanterie. Elle sourit, montra toutes ses mauvaises dents, et nous trinquâmes.

– T'as l'air d'un brave type, dit-elle. C'est dommage que tu sois malade. On s'entend bien tous les deux. Qu'est-ce que tu as, au fait ?

– J'ai été blessé à la guerre.

– Oh, cette sale guerre !

Vraisemblablement, nous aurions continué, nous aurions discuté la guerre, convenant que c'était une vraie calamité pour la civilisation et qu'il aurait mieux valu l'éviter. Je ne m'amusais guère, mais juste à ce moment quelqu'un m'appela de la salle voisine.

– Barnes ! Eh, Barnes ! Jacob Barnes !

– C'est un de mes amis qui m'appelle, expliquai-je.

Et je sortis.

C'était Braddocks, assis à une grande table avec toute une bande, Cohn, Frances Clyne, Mrs. Braddocks et plusieurs personnes que je ne connaissais pas.

– Vous venez danser, hein ? demanda Braddocks.

– Danser ?

– Mais oui, les dancings. Vous ne savez donc pas que nous les avons ressuscités ? intervint Mrs. Braddocks.

– Il faut venir, Jake. Nous y allons tous, dit Frances, du bout de la table.

Elle était grande et souriait.

– Mais naturellement, il viendra, dit Braddocks. Venez prendre le café avec nous, Barnes.

– Entendu.

– Et amenez votre amie, dit Mrs. Braddocks en riant.

Elle était canadienne, et possédait cette aisance sociale si gracieuse des femmes de son pays.

– Merci, nous venons, dis-je.

Je retournai dans la petite salle.

– Qu'est-ce que c'est, tes amis ? demanda Georgette.

– Des écrivains et des artistes.

– Il y en a des tas de ce côté de l'eau.

– Trop.

– Je trouve aussi. Pourtant il y en a qui gagnent de l'argent.

– Oh, oui.

Nous achevâmes de boire et de manger.

– Allons, dis-je, allons prendre le café avec les autres.

Georgette ouvrit son sac à main, fit quelques passes sur sa figure, tout en se regardant dans une petite glace, rectifia ses lèvres avec du rouge et redressa son chapeau.

– Voilà, dit-elle.

Nous entrâmes dans la salle pleine de monde, et Braddocks et les hommes à sa table se levèrent.

– Permettez-moi de vous présenter ma fiancée, M^{lle} Georgette Leblanc, dis-je.

Georgette montra son merveilleux sourire et tout le monde se serra la main.

– Êtes-vous parente de Georgette Leblanc, la cantatrice ? demanda Mrs. Braddocks.

– *Connais pas*, répondit Georgette.

– Mais pourtant, vous portez le même nom, insista cordialement Mrs. Braddocks.

– Non, dit Georgette, pas du tout. Je m'appelle Hobin.

– Mais Mr. Barnes vous a présentée comme M^{lle} Georgette Leblanc. J'en suis tout à fait sûre, insista Mrs. Braddocks, qui, tout excitée de parler français, pouvait fort bien n'avoir aucune idée de ce qu'elle disait.

– C'est un idiot, dit Georgette.

– Oh, je vois, c'était une plaisanterie, dit Mrs. Braddocks.

– Oui, dit Georgette. Faut rire.

– Henry, vous avez entendu ? cria Mrs. Braddocks à son mari, à l'autre bout de la table, Mr. Barnes a présenté sa fiancée sous le nom de Georgette Leblanc, alors qu'en réalité elle s'appelle Hobin.

– Mais, naturellement, ma chère, mademoiselle Hobin. Il y a un temps infini que je la connais.

– Oh, mademoiselle Hobin, cria Frances Clyne qui parlait français très vite, sans paraître aussi fière aussi étonnée que Mrs. Braddocks en constatant que c'était vraiment du français. Il y a longtemps que vous êtes à Paris ? Vous vous y plaisez ? Vous adorez Paris, n'est-ce pas ?

– Qui c'est-y celle-là ? dit Georgette en se tournant vers moi. Faut-il que je lui parle ?

Elle se retourna vers Frances qui, assise, souriante, les mains croisées, la tête perchée sur un long cou, fronçait les lèvres, toute prête à reprendre la parole.

– Non, je n'aime pas Paris. C'est cher et sale.

– Vraiment ? Moi, je trouve que c'est extraordinairement propre. Une des villes d'Europe les plus propres.

– Moi, je trouve que c'est sale.

– Comme c'est curieux ! Mais il n'y a peut-être pas très longtemps que vous êtes ici.

– Bien assez longtemps.

– Mais on y trouve des gens très gentils. Vous ne pouvez pas le nier.

Georgette se tourna vers moi.

– Ils sont gentils tes amis.

Frances était un peu ivre et aurait voulu continuer, mais le café arriva, et Lavigne avec les liqueurs, après quoi, tout le monde sortit pour se rendre au dancing des Braddocks.

Le dancing était un *bal musette* de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. Cinq nuits par semaine, la classe ouvrière du quartier du Panthéon allait y danser. Une nuit par semaine, c'était un club de danse. Le lundi soir, l'établissement était fermé. Quand nous arrivâmes, il n'y avait presque personne, sauf le sergent de ville, assis près de la porte, la femme du propriétaire, derrière le zinc, et le propriétaire lui-même. Leur fils descendait l'escalier comme nous arrivions. Il y avait de longues banquettes, et des tables traversaient la salle. Tout au bout, se trouvait le parquet de danse.

– Les gens devraient bien arriver plus tôt, dit Mrs. Braddocks.

La fille des patrons s'approcha et s'enquit de ce que nous voulions boire. Le patron se hissa sur un grand tabouret et se mit à jouer de l'accordéon. Il avait un chapelet de grelots autour d'une cheville et, tout en jouant, il battait la mesure avec son pied. Tout le monde se mit à danser. Il faisait chaud et, la danse finie, nous étions tous en nage.

– Bon Dieu, dit Georgette, vous parlez d'une boîte pour suer.

– Il fait chaud.

– Chaud, bon Dieu.

– Enlève ton chapeau.

– C'est une bonne idée.

Quelqu'un invita Georgette à danser et j'allai au bar. Il faisait vraiment très chaud et, dans la nuit blanche, la musique de l'accordéon était agréable. Je bus un bock, debout sur le seuil, dans la brise fraîche de la rue. Deux taxis descendaient la rue en pente. Ils s'arrêtèrent devant le bal. Il en sortit un groupe de jeunes gens, les uns en chandails, les autres en bras de chemise. Dans la lumière de la porte, je pouvais distinguer leurs mains, leurs chevelures ondulées et fraîchement lavées. L'agent, debout à la porte, me regarda et sourit. Ils entrèrent. Comme ils entraient, dans la lumière, je vis des mains blanches, des cheveux ondulés, des visages blancs, tout cela grimaçant, gesticulant, papotant. Brett était avec eux. Elle était charmante et semblait à son aise dans ce milieu.

L'un d'eux aperçut Georgette et dit :

– Ma parole, voilà une vraie grue. Je vais danser avec elle, Lett. Tu vas voir.

Le grand brun qui s'appelait Lett dit :

– Voyons, ne fais pas de folies.

Le blond ondulé répondit :

– Ne t'inquiète donc pas, ma chère.

Et c'est avec ça qu'était Brett !

J'étais furieux. Du reste, les hommes de cette espèce me mettaient toujours en fureur. Je sais bien qu'ils sont très amusants et qu'il faut être tolérant, mais j'aurais aimé tomber sur l'un d'eux, n'importe lequel, rien que pour secouer ces airs supérieurs et cette poseuse affectation. Au lieu de cela, je descendis la rue et pris un autre bock au bar du bal voisin. La bière n'était pas bonne et je bus un cognac encore plus mauvais pour m'en faire passer le goût. Quand je revins au bal, il y avait foule et Georgette dansait avec le grand blond. Les yeux au ciel et la tête de côté, il dansait en trémoussant ses hanches lourdes. Dès que la musique s'arrêta, un autre du même groupe vint inviter Georgette à danser. Ils s'en étaient emparés. Je savais qu'ils danseraient tous avec elle. Ils sont tous comme ça.

Je m'assis à une table. Cohn s'y trouvait. Frances dansait. Mrs. Braddocks amena quelqu'un qu'elle

présenta sous le nom de Robert Prentiss. Il était de New York, en passant par Chicago, et en était à ses débuts de romancier. Il avait une espèce d'accent anglais. Je lui proposai de prendre une consommation.

– Merci beaucoup, dit-il, je viens juste d'en finir une.

– Prenez-en une autre.

– Je veux bien, merci.

Nous appelâmes la fille des patrons et nous prîmes chacun une fine à l'eau.

– Vous êtes de Kansas City, m'a-t-on dit ?

– Oui.

– Trouvez-vous Paris amusant ?

– Oui.

– Vraiment ?

J'étais un peu ivre. Pas absolument ivre, mais juste assez pour ne plus contrôler mes actions.

– Mais oui, nom de Dieu, dis-je. Pas vous ?

– Oh, quelle façon charmante de se mettre en colère, dit-il. Comme je voudrais avoir ce talent !

Je me levai et me dirigeai vers les danseurs. Mrs. Braddocks me suivit.

– Il ne faut pas vous fâcher contre Robert, dit-elle. Ce n'est encore qu'un enfant, vous savez.

– Je n'étais pas fâché, dis-je. Seulement, j'ai cru un moment que j'allais vomir.

– Votre fiancée a beaucoup de succès.

Mrs. Braddocks regardait, parmi les danseurs, Georgette aux bras du grand brun appelé Lett.

– N'est-ce pas ? dis-je.

– Plutôt, dit Mrs. Braddocks.

Cohn s'approcha.

– Jake, dit-il, viens prendre un verre.

Nous allâmes au bar.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air tout bouleversé.

– Rien. Tout ça me donne mal au cœur, voilà tout.

Brett s'approcha du bar.

– *Hello*, les copains.

– *Hello*, Brett, dis-je. Pas encore ivre, comment ça ?

– Je ne serai plus jamais ivre. Alors, on n'offre pas un brandy-soda à une copine ?

Elle resta debout, le verre à la main, et je vis que Robert Cohn la regardait. C'est ainsi que son compatriote devait regarder quand il vit la terre promise. Cohn, naturellement, était beaucoup plus jeune. Mais il avait ce même regard avide d'attente méritoire.

Brett était sacrément belle. Elle portait un pull-over en tricot, une jupe de tweed et les cheveux rejetés en arrière, à la garçonne. Elle lançait ces modes. Elle n'était faite que de courbes, comme la coque d'un yacht en course, et ce jersey de laine n'en laissait ignorer aucune.

– Tu es en belle compagnie, Brett, dis-je.

– N'est-ce pas qu'ils sont charmants ? Et toi, mon cher, où l'as-tu ramassée ?

– Au Napolitain.

– Et la soirée a été agréable ?

– Oh, inestimable, dis-je.

Brett se mit à rire.

– C'est mal de ta part, Jake. C'est une insulte à nous tous. Regarde Frances, là, et Jo.

(Cela pour que Cohn en fit son profit.)

– Ça gâte le métier, dit Brett.

Et elle se remit à rire.

– Tu es dans un merveilleux état de sobriété, dis-je.

– Oui, n'est-ce pas ? Et note bien que, quand on se trouve avec des types comme ça, on peut boire toute sécurité.

La musique reprît et Robert Cohn dit :

– Voulez-vous m'accorder cette danse, Lady Brett ?

Brett lui sourit.

– J'ai promis celle-ci à Jacob. (Elle rit.) Tu as un nom sacrément biblique, Jake.

– Alors, la suivante ? demanda Cohn.

– Nous partons, dit Brett. Nous avons un rendez-vous à Montmartre.

Tout en dansant, je regardais par-dessus l'épaule de Brett, et je voyais Cohn, debout au bar, qui ne quittait pas des yeux.

– Tu as fait un nouveau béguin, dis-je.

– Ne m'en parle pas. Le pauvre type. Je ne m'en étais pas aperçue jusqu'à maintenant.

– Oh, dis-je, j'imagine que tu aimes à les collectionner.

– Ne dis donc pas de bêtises.

– Si, ça te plaît.

– Eh bien, et après ?

– Rien, dis-je.

Nous dansions au son de l'accordéon, et quelqu'un jouait du banjo. Il faisait très chaud et je me sentais heureux. Nous passâmes tout près de Georgette qui dansait avec l'un d'eux.

– Qu'est-ce qui t'a pris de l'amener ici ?

– Je ne sais pas. Je l'ai amenée, tout simplement.

– Tu deviens sacrément romantique.

– Non, je m'embête.

– En ce moment ?

– Non, pas en ce moment.

– Allons-nous-en. Elle ne manquera pas de gens pour s'occuper d'elle.

– Tu veux, vraiment ?

– Est-ce que je te le demanderais si je ne voulais pas ?

Nous cessâmes de danser. Je pris mon pardessus à une patère contre le mur et je l'enfilai. Brett était debout près du bar. Cohn lui parlait. Je m'arrêtai au bar et demandai une enveloppe. La patronne en trouva une. Je sortis un billet de cinquante francs de ma poche, je le glissai dans l'enveloppe, la fermai et la donnai à la patronne.

– Si la personne avec qui je suis venu me demande, dis-je, veuillez lui donner ceci. Si elle part avec un de ces messieurs, gardez-le pour moi.

– *C'est entendu, monsieur*, dit la patronne. Vous partez déjà, si tôt ?

– Oui, dis-je.

Nous nous dirigeâmes vers la porte. Cohn parlait toujours à Brett. Elle lui souhaita le bonsoir et prît mon bras.

– Bonne nuit, Cohn, dis-je.

Dans la rue, nous cherchâmes un taxi.

– Tu vas perdre tes cinquante francs, dit Brett.

– Oh, oui.

– Pas de taxis.

– Nous pouvons aller à pied jusqu'au Panthéon. Nous en trouverons un là-bas.

– ~~Viens prendre quelque chose au bistrot à côté, nous en enverrons chercher un.~~

– Tu ne traverserais pas la rue.

– Pas si je peux l'éviter.

Nous entrâmes dans le bar voisin et j'envoyai un garçon chercher un taxi.

– Enfin, dis-je, nous voilà loin d'eux.

Nous restions là, debout, devant le grand comptoir en zinc, sans nous parler, sans nous regarder. Le garçon revint et nous dit que le taxi était à la porte. Brett me serra violemment la main. Je donnai un franc au garçon et nous sortîmes.

– Où veux-tu que je lui dise d'aller ? demandai-je.

– Oh, dis-lui d'aller à l'aventure, comme ça, n'importe où.

Je dis au chauffeur d'aller au parc Montsouris. Je montai et fis claquer la portière. Brett, les yeux fermés, était blottie dans le coin. Je m'assis près d'elle. Le taxi démarra avec une secousse.

– Oh, mon chéri, j'ai été si malheureuse, dit Brett.

¹ Les mots français et espagnols en italique se trouvent dans l'original (N.d.T.).

CHAPITRE IV

Le taxi monta la rue, traversa la place éclairée, s'enfonça dans le noir, montant toujours, puis il déboucha dans une rue sombre, en terrain plat, derrière Saint-Étienne-du-Mont, roula mollement sur l'asphalte, passa devant les arbres et la station d'autobus de la place de la Contrescarpe et tourna sur les cailloux de la rue Mouffetard. De chaque côté de la rue, il y avait des bars éclairés et des boutiques encore ouvertes. Nous étions assis, loin l'un de l'autre, et les cahots nous rapprochaient tandis que nous descendions la vieille rue. Brett avait enlevé son chapeau. Elle renversait la tête. Dans la lumière des boutiques ouvertes, je pouvais voir son visage, puis l'obscurité revint, mais, quand nous débouchâmes dans l'avenue des Gobelins, je pus voir de nouveau son visage. La rue était défoncée et des hommes travaillaient aux rails du tramway, à la lueur de lampes à acétylène. Le visage de Brett était blanc, et la ligne svelte de son cou brilla dans la lueur vive de l'acétylène. La rue redevint noire et je l'embrassai. Nos lèvres se joignirent étroitement, puis elle se détourna et se rencogna aussi loin qu'elle put sur la banquette. Elle baissa la tête.

– Ne me touche pas, dit-elle. Je t'en prie, ne me touche pas.

– Qu'as-tu ?

– Cela m'est insupportable.

– Oh, Brett !

– Il ne faut pas. Il vaut mieux que tu le saches. Cela m'est insupportable, voilà tout. Oh, mon chéri, tâchons de comprendre.

– Tu ne m'aimes donc pas ?

– T'aimer ! Mais je me désagrège, tout bonnement, dès que tu me touches.

– Est-ce qu'il n'y a vraiment rien à faire ?

Elle s'était redressée. J'avais passé mon bras derrière elle, et elle était appuyée contre moi, et nous étions très calmes. Elle me regardait dans les yeux, avec cette manière à elle de regarder qui vous faisait douter si elle voyait vraiment avec ses propres yeux. Et ces yeux continueraient à regarder après que tous les yeux du monde auraient cessé de regarder. Elle regardait comme s'il n'y avait rien au monde qu'elle n'eût osé regarder comme ça, et, en réalité, elle avait peur de tant de choses !

– Est-ce que nous ne pouvons rien, vraiment ? dis-je.

– Je ne sais pas, dit-elle. Je ne veux pas repasser par cet enfer.

– Alors, il vaudrait mieux ne plus se revoir.

– Mais, mon chéri, j'ai besoin de te voir. Il n'y a pas que ça, tu le sais bien.

– C'est vrai, mais ça finit toujours par là.

– C'est de ma faute. Est-ce qu'il ne faut pas toujours payer pour tout ce qu'on a fait ?

Elle n'avait pas cessé de me regarder dans les yeux. Ses yeux avaient des profondeurs différentes. Parfois ils semblaient parfaitement plats. Pour le moment, je pouvais y plonger jusqu'au fond.

– Quand je pense à tous les pauvres garçons que j'ai fait souffrir. C'est pour tout cela que je paie maintenant.

– Ne dis donc pas de bêtises, dis-je. Du reste, ce qui m'est arrivé est supposé être très drôle. Je n'y pense jamais.

– Oh non, je me le figure !

– Tiens, mieux vaut n'en pas parler.

– Moi aussi j'en ai ri, un jour. (Elle ne me regardait pas.) Un ami de mon frère est revenu de Mons dans le même état. Ça avait l'air d'une sacrée bonne blague. Les hommes, ça ne sait donc jamais rien ?

– Non, dis-je. Personne ne sait jamais rien.

J'avais à peu près épuisé le sujet. A un certain moment, je l'avais probablement considéré sous ses aspects les plus variés, y compris le fait que certaines blessures et imperfections sont prétextes à plaisanterie, alors qu'elles restent plutôt sérieuses pour ceux qui en sont affligés.

– C'est drôle, dis-je. C'est très drôle. Et c'est très drôle également d'être amoureux.

– Tu crois, vraiment ?

De nouveau ses yeux semblaient plats.

– Je ne dis pas drôle dans ce sens-là. D'un côté, c'est une sensation agréable.

– Non, dit-elle. Je trouve que c'est l'enfer sur terre.

– C'est bon de se revoir.

– Non, je ne trouve pas.

– Tu n'en as pas envie ?

– J'y suis forcée.

Nous étions assis maintenant comme deux étrangers. Le parc Montsouris se trouvait à notre droite. Le restaurant où il y a le vivier avec des truites vivantes, et où on peut s'asseoir et regarder le parc, était fermé à la nuit noire. Le chauffeur se pencha, la tête tournée vers nous.

– Où veux-tu aller ? demandai-je.

Brett détourna la tête.

– Oh, allons au Select.

– Au Café Select, dis-je au chauffeur, boulevard Montparnasse.

Nous redescendîmes tout droit et contournâmes le Lion de Belfort qui regarde passer les tramways de Montrouge. Brett regardait droit devant elle. Sur le boulevard Raspail, en vue des lumières de Montparnasse, Brett dit :

– Est-ce que ça t'ennuierait beaucoup si je te demandais de faire quelque chose ?

– Que tu es sotte !

– Alors, embrasse-moi encore une fois, avant d'arriver.

Quand le taxi s'arrêta, je descendis et payai. Brett en sortit en mettant son chapeau. Elle me donna la main pour descendre. Sa main tremblait.

– Dis, je ne fais pas trop peur ?

Elle enfonça son feutre d'homme et se dirigea vers le bar. A l'intérieur, devant le bar et autour des tables, se trouvaient presque tous les gens que nous avions laissés au dancing.

– *Hello*, les copains, dit Brett. Je vais prendre quelque chose.

– Oh, Brett, Brett !

Le petit portraitiste grec, qui s'intitulait duc et que tout le monde appelait Zizi, accourut vers elle.

– J'ai quelque chose de beau à vous dire.

– *Hello*, Zizi, dit Brett.

– Je veux vous présenter un ami, dit Zizi. (Un gros homme approchait.) Comte Mippipopolous, je vous présente mon amie, Lady Ashley.

– Comment allez-vous ? dit Brett.

– Alors... Madame se plaît-elle à Paris ? demanda le comte Mippipopolous qui portait une dent d'élan à sa chaîne de montre.

– Oui, assez, dit Brett.

– Paris est certainement une belle ville, dit le comte, mais je pense qu'à Londres vous devez avoir au

bien des choses à faire.

– Oh oui, dit Brett, énormément.

Braddocks m'appela de la table où il était assis.

– Barnes, dit-il, venez prendre un verre. La petite que vous avez amenée a fait un scandale épouvantable.

– A propos de quoi ?

– Quelque chose que la fille de la patronne lui a dit. Un raffut ! C'était marrant. Elle a, du reste, épatante, vous savez. Elle a montré sa carte jaune et elle a demandé à voir celle de la fille de la patronne. Vous parlez d'un raffut !

– Et comment ça s'est-il terminé ?

– Oh, quelqu'un l'a ramenée chez elle. Elle était assez jolie fille. Et une maîtrise admirable de la langue. Mais, restez donc prendre quelque chose.

– Non, dis-je. Il faut que je file. Avez-vous vu Cohn ?

– Il est rentré avec Frances, plaça Mrs. Braddocks.

– Le pauvre type, il a l'air bien bas, dit Braddocks.

– Ça, on peut le dire, dit Mrs. Braddocks.

– Il faut que je file, dis-je, bonsoir.

Je dis bonsoir à Brett, au bar. Le comte payait le champagne.

– Voulez-vous prendre une coupe avec nous, monsieur ? demanda-t-il.

– Non, merci mille fois. Il est temps que je parte.

– Sérieusement ? demanda Brett.

– Oui, dis-je, j'ai une migraine atroce.

– Je te verrai demain ?

– Viens au bureau.

– Jamais de la vie.

– Alors, où te verrai-je ?

– N'importe où, vers cinq heures.

– Sur l'autre rive, alors.

– Bon, je serai au Crillon, à cinq heures.

– Tâche d'y être, dis-je.

– Ne t'en fais pas, dit Brett. Je ne t'ai jamais posé de lapin, que je sache.

– Tu as des nouvelles de Mike ?

– Une lettre aujourd'hui.

– Bonne nuit, monsieur, dit le comte.

Je sortis sur le trottoir et descendis vers le boulevard Saint-Michel. Je longuai les tables de la Rotonde encore bondées et je regardai, de l'autre côté du boulevard, le Dôme dont les tables s'alignaient jusqu'au bord du trottoir. Quelqu'un me fit signe d'une des tables. Je ne pus voir qui c'était et je passai outre. Il me tardait d'être chez moi. Le boulevard Montparnasse était désert. Chez Lavigne, tout était hermétiquement clos, et on empilait les tables devant la Closerie des Lilas. Je passai devant la statue de Ney, debout, sous la lumière des lampes à arc, parmi les marronniers aux feuilles naissantes. Une couronne violette, fanée, était appuyée au piédestal. Je m'arrêtai pour en lire l'inscription : Les Groupes Bonapartistes... une date. J'avais oublié. Il avait l'air très distingué avec ses bottes, le maréchal Ney, brandissant son épée parmi la jeune verdure des feuilles de marronniers. Mon appartement était juste en face, en descendant légèrement le boulevard Saint-Michel.

Il y avait de la lumière dans la loge de la concierge. Je frappai à la porte et elle me donna mon courrier. Je lui souhaitai le bonsoir et montai. Il y avait deux lettres et quelques journaux. J'en pris connaissance sous

lampe à gaz, dans la salle à manger. Les lettres venaient des États-Unis. L'une était mon compte en banque. indiquait un solde à mon crédit de \$ 2432,60. Je pris mon carnet de chèques et, ayant retranché quatre chèques que j'avais tirés depuis le début du mois, je découvris que mon solde n'était plus que de \$ 1832,60. J'inscrivis cela au dos du compte. L'autre lettre était un faire-part de mariage. « M. et M^{me} Aloysius Kir... ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Katherine. » Je ne connaissais ni la jeune fille ni le monsieur qu'elle épousait. Ils avaient dû en distribuer dans toute la ville, comme des prospectus. C'était un drôle de nom. J'étais sûr que je n'aurais jamais oublié quelqu'un qui s'appellerait Aloysius. C'était un bon nom, bien catholique. Il y avait des armoiries sur le faire-part. Comme Zizi, le duc grec. Et ce comte. Le comte était drôle. Brett avait un titre aussi, Lady Ashley. Le diable emporte Brett. Le diable vous emporte Lady Ashley.

J'allumai la lampe près du lit, j'éteignis le gaz et j'ouvris les larges fenêtres. Le lit était très loin des fenêtres et je m'assis, les fenêtres grandes ouvertes, et me déshabillai près du lit. Au-dehors, un train de nuit qui utilisait la voie du tramway passa, transportant des légumes pour les marchés. Ils étaient bruyants, ces trains dans les nuits d'insomnie. En me déshabillant, je me regardais dans la glace de la grande armoire, près du lit. L'ameublement de cette chambre était bien français. Pratique aussi, j'imagine. De toutes les blessures possibles... Enfin, c'était peut-être très drôle. Je mis mon pyjama et me couchai. J'avais mes journaux tauromachiques et j'en déchirai les bandes. L'un était orange, l'autre jaune. Ils devaient tous deux contenir les mêmes nouvelles, aussi, ce que je lirais dans l'un enlèverait à l'autre tout son intérêt. *Le Toril* était meilleur. Je commençai donc par le lire. Je le lus d'un bout à l'autre, y compris la Petite Correspondance et les Cornigrammes. Je soufflai ma lampe. Peut-être allais-je pouvoir m'endormir.

Ma tête se mit à travailler. Cette même vieille histoire, toujours. Oui, c'était une sale façon d'être blessé et en escadrille, sur un front d'opérette comme le front italien. A l'hôpital italien nous avions pensé fonder une société. Elle avait un drôle de nom en italien. Je me demande ce que sont devenus les autres, les Italiens. C'était à l'Ospedale Maggiore, à Milan, Padiglione Ponte. Le bâtiment à côté était le Padiglione Zonda. Il avait une statue de Ponte, à moins que ce ne fût de Zonda. C'est là où le colonel de liaison vint me voir. Ce fut comique. Ce fut, je crois bien, le premier incident comique. J'étais couvert de bandages. Mais on l'avait mis au courant. Alors il a fait un discours magnifique : « Vous, un étranger, un Anglais (tous les étrangers étaient des Anglais pour eux !), vous avez donné plus que votre vie. » Quel discours ! J'aimerais l'avoir, orné d'enluminures, pour le pendre dans mon bureau. Il ne sourit pas une minute. Il se mettait à ma place, suppose. « *Che mala fortuna ! Che mala fortuna !* »

Je ne me rendais pas pleinement compte, je crois. Je faisais de mon mieux pour jouer la comédie et n'ennuyer personne. Et, vraisemblablement, je n'aurais jamais souffert si je n'avais pas rencontré Brett, lors de mon évacuation en Angleterre. J'imagine qu'elle ne désirait que ce qu'elle ne pouvait avoir. Oui, il y a des gens comme ça. Au diable les gens ! L'Église Catholique avait un rudement bon moyen de régler tout ça. Bon conseil, en tout cas. N'y pas penser. Oh oui, un conseil épatant. Seulement, essayez de le suivre. Essayez un peu.

Étendu, ne pouvant dormir, je pensais, et mon cerveau sautait d'une idée à une autre. Puis, je finis par ne plus pouvoir en détacher mon esprit : je me mis à penser à Brett et tout le reste disparut. Je pensais à Brett, mon cerveau, cessant de travailler par bonds, se mit à fonctionner, si j'ose dire, en ondes paisibles. Lourdain, soudain, je me mis à pleurer. Puis, au bout d'un moment, je me sentis soulagé. Étendu dans mon lit, j'entendais les tramways pesants monter et descendre sur le boulevard. Je finis par m'endormir.

Je m'éveillai. On se disputait dans la rue, j'écoutai et je crus reconnaître une voix. J'enfilai ma robe et ma chambre et allai à la porte. La concierge parlait en bas. Elle était fort en colère. J'entendis mon nom et j'appelai du haut de l'escalier.

– C'est vous, monsieur Barnes ? cria la concierge.

- [download online *Quest for Lost Heroes \(Drenai, Book 4\)*](#)
- [Perlas sufÃes: Saber y sabor de MevlÃnÃ RÃ»mÃ® for free](#)
- [click **The Complete Book of Intelligence Tests: 500 Exercises to Improve, Upgrade and Enhance Your Mind Strength \(The IQ Workout Series\)** for free](#)
- [Complications: A Surgeon's Notes on an Imperfect Science pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)

- <http://growingsomeroots.com/ebooks/Quest-for-Lost-Heroes--Drenai--Book-4-.pdf>
- <http://paulczajak.com/?library/Perlas-suf--es--Saber-y-sabor-de-Mevl--n---R--m--.pdf>
- <http://www.1973vision.com/?library/Robert-Ludlum-s-The-Ares-Decision--Covert-One--Book-8-.pdf>
- <http://damianfoster.com/books/Floating-Dragon.pdf>